

Musée Cognacq-Jay – Acquisitions 2008-2016

Cabinet des portraits (3^{ème} étage)



Alexander Roslin (1718-1793)

Portrait de Charles-Marin de la Haye des Fossés, fermier général du Roi, 1773

Huile sur toile. Paris, Musée Cognacq-Jay, inv. 2012.1

Suédois attiré par le rayonnement culturel de Paris, Roslin, après avoir accompli son « Grand tour », s’y installe en 1752 et reçoit une première commande de portrait du Duc d’Orléans. Il épouse en 1759 l’artiste Marie-Suzanne Giroust. La décennie suivante, il honore des commandes prestigieuses de l’entourage de la Pompadour et devient un portraitiste incontournable, remarqué de Diderot.

Parcours dans les collections permanentes du 1^{er} juillet au 1^{er} octobre 2016

Musée Cognacq-Jay – Acquisitions 2008-2016

Contrairement à d’autres collectionneurs contemporains, Ernest Cognacq avait souhaité que sa collection puisse être enrichie au-delà de son fonds initial : lors de ses dispositions testamentaires, il avait ainsi doté le musée à venir de 300.000 Francs pour que de nouvelles pièces puissent rejoindre les œuvres déjà collectées.

Au-delà des portraits des époux Cognacq en marbre par Lejeune, inscrits en 1928, très peu d’œuvres ont rejoint le fonds jusqu’en 1984, moment où la politique d’acquisition du musée a réellement commencé. A travers des techniques et des thèmes que vous retrouverez au fil des salles du musée, les achats demeurent guidés par le goût d’Ernest Cognacq pour les scènes de genre, les petits formats et les objets-témoins du quotidien dans les grandes demeures du XVIII^e siècle parisien.

Présentées en 2011, six tabatières acquises entre 2003 et 2007 sont ainsi rassemblées dans les vitrines du bureau pourpre, au 1^{er} niveau du musée. Depuis 2008, ce sont essentiellement des pièces d’arts graphiques et deux œuvres peintes qui ont augmenté le fonds ; les premières seront exposées du 1^{er} juillet au 1^{er} octobre 2016.

Cabinet des Cognacq (1^{er} étage)



François-Thomas Mondon (vers 1709-vers 1755)

L’Heure du midi, vers 1736

Sanguine, Pierre noire, papier. Paris, Musée Cognacq-Jay, inv. 2009.1

Parcours dans les collections permanentes du 1^{er} juillet au 1^{er} octobre 2016

Musée Cognacq-Jay – Acquisitions 2008-2016

Artiste presque inconnu, dont la production n'est identifiée entre 1736 et 1740, Mondon a participé, en tant qu'orfèvre et graveur, à la publication de recueils de décors d'orfèvrerie. Cette feuille de format monumental dévoile dans un décor rocaille une scène galante dans le goût de *La Belle cuisinière* de François Boucher, visible au 3^{ème} niveau du musée.

Salon d'honneur (1^{er} étage)



Nanine Vallain (1767-1815)

Portrait d'une jeune femme tenant un agneau, 1788
Huile sur toile. Paris, Musée Cognacq-Jay, inv. 2010.1

Parisienne, Nanine Vallain est une artiste rare, encore connue, jusque récemment, par sa seule présence aux Salons où elle était pourtant louée pour sa ligne et sa sensibilité. Ce grand format en témoigne tout en rappelant la reconnaissance et la place nouvelle des artistes féminines, telle Vigée-Lebun, en cette fin de XVIII^e siècle.

Parcours dans les collections permanentes du 1^{er} juillet au 1^{er} octobre 2016

Musée Cognacq-Jay – Acquisitions 2008-2016



Jacques-Philippe Caresme (Paris, 1734-Paris, 1796)

Bacchanale au centaure, vers 1780

Plume et encre brune, lavis de brun et de gris, rehauts de blanc sur papier. Paris, Musée Cognacq-Jay, inv. 2016.2

La *Bacchanale au centaure* appartient certes à un genre bien connu chez l'artiste, elle n'en demeure pas moins exceptionnelle par sa liberté d'invention, sa monumentalité affirmée et sa technique virtuose. Inspirée par l'univers antique du dieu du vin et de ses compagnons exaltés, cette pièce renvoie à l'héritage artistique des maîtres flamands du XVII^e siècle, en particulier Jacob Jordaens et Rubens.

Le musée Cognacq-Jay possède déjà trois dessins de Caresme, légués en 1928 par Ernest Cognacq : deux scènes musicales et théâtrales d'extérieur, *Arlequin ou La Danse* et *La Joueuse de guitare ou La Musique*, aquarelles proches de l'œuvre de Jean-Antoine Watteau, et *Bacchus et Érigoné (?)*, feuille à la plume rehaussée d'aquarelle.

Parcours dans les collections permanentes du 1^{er} juillet au 1^{er} octobre 2016



Jean-Frédéric Schall (1752-1825)

Le Triomphe de l'Amour, vers 1780

Lavis brun et rehauts d'aquarelle sur papier. Paris, Musée Cognacq-Jay, inv. 2016.1

Le Triomphe de l'Amour relève pleinement de la maturité de Schall, où les douceurs du rocaille se mêlent à la passion antiquisante du néoclassicisme. Couché à l'ombre des arbres près d'un autel enflammé, son arc et son carquois gisant à ses pieds, l'Amour est surmonté par une délicate figure ailée, probable messager des dieux, tenant d'une main une flamme et de l'autre une couronne. Schall évoque ainsi sous une forme particulièrement séduisante la domination du sentiment amoureux, auquel nul n'échappe, sur le cours du monde.

Bureau Pourpre (1^{er} niveau)



Niklas Lafrensen, dit Nicolas Lavreince (1737-1807)

Jeune femme assise dans un parc

Encre et gouache sur papier. Paris, Musée Cognacq-Jay, inv. 2014.1

Lavreince fut formé à Stockholm par son père miniaturiste. Après un premier voyage à Paris de 1762 à 1769, il retourne en Suède où Gustave III le nomme miniaturiste de cour en 1770. Dès 1774, Lavreince revient à Paris, qu'il ne quittera qu'en 1791. L'activité de ce second séjour parisien, féconde et séduisante, nous est bien connue. Elle consiste en délicates scènes de genre décrivant avec vivacité et fraîcheur la vie mondaine sous Louis XVI.

La *Jeune femme assise dans un parc* complète un ensemble de neuf œuvres de Lavreince représentant exclusivement des intérieurs. La touche fluide et vibrante, l'effet atmosphérique général, le bel accord des couleurs automnales signalent la gouache comme un chef-d'œuvre de Lavreince.



Anonyme français

Eventail : *Esther et Assuérus*, vers 1750-1760

Gouache sur papier, ivoire et nacre. Paris, Musée Cognacq-Jay, inv. 2014.2

Rare exemple d'un éventail de fillettes encore conservé, cet objet rend compte de la nouvelle sensibilité à l'enfance dans l'Europe des Lumières. Sa feuille dévoile à travers un camaïeu de roses une scène tragique issue de l'Ancien Testament : Esther devant Assuérus, roi de Babylone, son époux. D'origine juive, elle évite avec l'appui de son cousin Mardochée le massacre de son peuple. Femme forte défendant ses proches et respectant son époux, elle faisait figure d'exemple pour les jeunes filles du XVIII^e siècle appelées à remplir leurs devoirs familiaux.



Jean-Baptiste Mallet (1759-1835)

L'Heureuse famille, 1792

Gouache sur papier. Paris, Musée Cognacq-Jay, inv. 2015.1

Comptant parmi les toutes premières oeuvres de Mallet, originaire de Grasse comme Fragonard, *L'Heureuse famille* constitue un enrichissement de choix par sa facture raffinée, la fraîcheur de son état et la subtilité de sa composition. Cette scène intimiste, décrivant le bonheur des générations cohabitant dans une humble demeure, condense la richesse des sources d'inspiration de l'artiste : le sujet de genre familial emprunté aux Hollandais du siècle d'or, le répertoire antiquisant entre la ruine capricieuse de la mesure et la référence érudite de la vestale statufiée, l'élégance vestimentaire de la décennie 1790 avec le jeune homme chapeauté et de cape. *L'Heureuse famille* fait un joli écho non seulement aux scènes familiales de Mallet que conserve déjà le musée, à savoir *La Visite à la nourrice* et surtout *La Famille du fermier* nourrie par des sources visuelles similaires, mais surtout à *L'Heureuse famille* de Fragonard, dans une confrontation inédite et instructive entre les deux maîtres de Grasse à la fin du XVIII^e siècle.